

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 87-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

En attendant que les télégrammes d'Extrême-Orient nous apportent de nouveaux bulletins de victoire des Japonais ou l'annonce officielle d'une revanche de la part des Russes, nous avons, pour nous distraire, le concert religieux qui nous est offert par M. Emile Combes et sa troupe. Voilà deux années qu'il a commencé et il dure encore : pour les uns il ressemble à une marche mistrale, pour les autres hélas ! ce n'est qu'une marche funèbre, et nous voici peut-être arrivés au galop final. Il semble que, pour l'aurore de Pâques, le président du Conseil veuille annoncer au monde que la République est à jamais débarrassée de la Congrégation et que plus heureux que Julien l'Apostat, il a terrassé le Galiléen. Pauvre homme ! A son âge avoir encore de telles illusions ! Ce ne serait rien, pourtant, s'il n'était accompagné, en sourdine, par un chœur mixte, très international au milieu duquel on peut distinguer des voix connues et qu'on est tout étonné de trouver sous une pareille direction. Que de fois, depuis le jour où le Christ a expiré au Calvaire, n'a-t-on pas entendu des cris de populace, déchaînés par des Sanhédrins injustes et sans pitié, demander la mort des Chrétiens ! Et les chrétiens sont toujours là ; ils dorment bien quelquefois, mais de gré ou de force, ils se réveillent avec les fauves et quand ils ont vu couler

le sang de leurs premières victimes ; nous sommes à une de ces heures-là : voici les fauves ! voici le réveil ! voici la résurrection !

Il n'est donc pas encore arrivé le moment de déclarer la faillite du Christ ! Les nombreuses victimes du Cabinet Combes, croyez-les bien, sont autant de témoins de cet homme-Dieu qu'on voudrait, une bonne fois, rayer de l'histoire. Admettons, pour faire plaisir à ceux qui s'enrichissent de leurs dépouilles, admettons qu'il faudra cinquante ans et même davantage, pour relever les ruines que la haine des uns et la lâcheté des autres a laissé accumuler autour de nous, les siècles ne comptent pas pour Celui qui a l'éternité à son service et qui ne peut consentir à la destruction de l'oeuvre de ses mains. Les congrégations qu'on extermine à plaisir ne sont qu'une des multiples variétés de la fécondité de l'Eglise, de même que la France, malgré son droit d'aînesse, n'est qu'une partie de la famille catholique. En détruisant les cures ou en ruinant chez l'autre l'esprit chrétien, on n'empêchera pas la sève religieuse de vivifier le tronc sur lequel elles s'étaient si magnifiquement développées, et si le présent assiste, attristé, au nouvel assaut que les puissances de l'enfer livrent au rocher sur lequel Jésus a fondé son Eglise, un avenir assez rapproché peut-être de nous, apportera aux hommes un nouveau témoignage en faveur de l'immortalité de ses promesses. Que sont les chaînes de fer qu'un ministre français croit avoir rivées aux pieds et aux mains de l'Eglise catholique, dans son pays à côté du sépulcre dans lequel Pilate avait cru enfermer le corps du Sauveur ? Au matin du troisième jour, une force, inconnue à Pilate et à ses soldats, a enlevé la pierre qui scellait la tombe du Christ, et depuis deux mille ans, le monde entend retentir à ses oreilles l'*Alleluia* de la Résurrection. Si ce n'est là qu'une hallucination il faut avouer qu'elle a la vie dure, et le comble c'est qu'elle n'a pas du tout l'air de vouloir finir. M. Combes peut donc continuer, si cela fait son bonheur, à détruire toutes les libertés relatives et accidentelles qu'on a eu tant de peine à obtenir, et avant toutes les autres, la liberté de l'enseignement, mais il ne détruira pas dans l'âme humaine, pas même dans l'âme française, le besoin de croire et de prier, et le devoir de s'instruire, et un jour viendra où devant sa statue (pourquoi n'aurait-il pas la sienne ?) une Ligue qu'il aura contribué à former viendra chanter l'hymne de la délivrance, et répéter sur un air bien connu : « Vous avez pu séculariser, neutraliser... la Chambre française... mais l'âme de la France... vous ne l'aurez jamais. » Comment cela se fera-t-il ? Nous ne le savons pas, mais Dieu le sait, et cela suffit.

Il y a trente-trois ans à peine, un autre persécuteur, aussi tenace que Combes et plus fort que lui, s'était imaginé d'ajouter à la défaite de la France sur les champs de bataille de Sedan, la défaite du peuple

catholique allemand. De la main qui avait fait tomber Napoléon III de son trône il a voulu porter un coup mortel à la foi séculaire de vingt millions d'Allemands, et devait réussir puisqu'il représentait à l'Allemagne en pleine apothéose de vainqueur ; il réussit, en effet, à former le parti du Centre et à le grouper autour du fameux Windthorst, mais ce fut le parti de la Concentration catholique et l'avant-garde du parti catholique qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Empire ; Bismark n'avait pas rêvé cela, tant s'en faut, mais Guillaume II, mettant un terme à la politique d'ostracisme et de lois d'exception du Chancelier de Fer, a promis aux catholiques de vivre en brisant l'une après l'autre presque toutes les entraves qui les empêchaient de respirer. Les Jésuites, si longtemps regardés comme « Staatsgefährlich » reviennent à leur tour, prendre leur place au foyer de la famille germanique et s'ils ne sont pas accueillis, partout, comme des hirondelles de bonne augure et des messagers de paix, on peut envisager l'avenir des catholiques allemands à l'abri de nouvelles conspirations. C'est Bismark qui a fait le coup et c'est l'empereur qui en a pris la responsabilité : ah, Otto, qui l'eût crû ? *o tempora ! o mores !*

Il n'en est pas moins pénible de constater que la guerre faite à l'Eglise trouve, jusque dans les moindres événements, un aliment presque journalier ; on tombe sur elle à tout propos et hors de tout propos. Qu'un prêtre, faillible après tout, comme le reste de ses semblables, vienne à oublier sa vocation et à déshonorer son habit, c'est assez pour déchaîner contre toute l'Eglise dont il fait partie les colères et le sarcasme de ses adversaires. Avouez que c'est là une drôle de mentalité ! Et comment les concilier avec une époque qui voulait donner aux hommes toutes les libertés, quelquefois même toutes les licences ? Si toutes les religions sont bonnes, si toutes les Eglises se valent, pourquoi alors tant s'occuper de cette religion qui est la nôtre et trouver que notre Eglise seule a le privilège de la stupidité et de l'absurde ? Léon XIII s'occupait de politique, il avait tort. Pie X n'en fait point, mais il n'a jamais raison. Tel évêque est un homme de paix et de conciliation : c'est un roublard, c'est un perfide ; tel autre parle haut et ferme : c'est un intransigeant, un intolérant. Mais alors quoi ? On peut être turc, bouddhiste, adorer la betterave, imiter le fakir, tout cela c'est bien, mais se dire catholique et agir comme tel : pouah ! Et dire qu'avec cela on fait de la politique : c'est un rude toupet ! Mais il n'y a que le toupet qui réussisse aujourd'hui ! A nous seuls il est défendu d'en avoir. Merci bien !

Dans de pareilles circonstances on est heureux d'entendre, par-ci par-là, une voix courageuse et prendre la défense de ceux que l'on conspu de cette religion qui est la nôtre et qu'on accuse gratuitement,

brutalement de tous les crimes qui inondent la surface du monde. Nous ne connaissons pas le « citoyen vaudois » qui dans la *Liberté* du 21 mars dernier a rompu le silence qui nous pesait et que différentes raisons nous ont empêché de rompre nous-mêmes, mais nous le félicitons de son attitude et nous le remercions de sa bonne action ; d'autres encore ont été outrés des procédés antilibéraux qu'on nous applique et nous l'ont témoigné en termes sympathiques. Nous non plus nous ne prendrons pas ici la défense des victimes du combisme, ce n'est pas nous qui les sauverons puisque le bien qu'elles ont fait, les sacrifices qu'elles se sont imposés, et le dévouement qu'elles ont apporté au service de Dieu ont été impuissants à les sauver. Mais quand on attaque notre doctrine, notre culte, nos convictions les plus intimes et les plus sacrées, on déplace la question et notre silence devient une lâcheté. Nous l'avons proclamé ailleurs et nous le répétons ici : les frontières n'existent plus quand il s'agit de l'honneur même de la religion à laquelle nous appartenons. Qu'on nous discute, c'est bien, qu'on nous compare aux momies de l'ancienne Egypte, c'est une affaire de goût et nous passons, mais qu'on nous insulte c'est trop fort ; on peut nous reprocher une trop grande affection pour les haillons dont nous sommes couverts, un attachement trop filial aux traditions qu'on nous a léguées, nous n'avons rien à dire, mais qu'on aille jusqu'à l'outrage pour mieux nous perdre, ce n'est pas digne, encore une fois, d'une époque qui nous enseigne le respect des consciences et le culte de la liberté.

Le moment est venu de nous resserrer davantage autour de notre drapeau ; malgré ses déchirures il nous plait et nous l'aimons, car il nous rappelle le glorieux trophée qui a été attaché au bois du Calvaire, il ne porte, dans ses plis sacrés, que des promesses de paix et de pardon, et jusque devant nos ennemis et nos adversaires, quels qu'ils soient, il nous parlera du devoir de la défendre sans défaillance et de l'aimer sans partage ; fils des premiers chrétiens et frères de tous ceux qui portent le même nom que nous, nous n'oublierons jamais qu'il est noble et grand de combattre pour le Christ, en vivant dans son Eglise, et qu'à bout de forces, il est encore doux de mourir pour Lui.

L. W.